

Liège

— **M. Albert Mockel**, notre éminent collaborateur, vient d'être, par le gouvernement de la République française, promu au grade de chevalier de la Légion d'honneur. C'est avec joie que nous saluons cette haute distinction accordée à l'un des nôtres qui fut ici il y a trente ans et plus, avec sa revue *La Wallonie*, le seul trait d'union de notre littérature renaissante avec l'art français dans ses expressions les plus hautes.

Il fut et reste un modèle d'indépendance et d'intransigeance artistiques. Son pur respect pour l'art ne souffre aucun tempérament et ses œuvres ravissantes, merveilles de goût et de pure spiritualité, sont parmi les fleurs les plus gracieusement expressives de notre terroir wallon.

O. C.

— Notre collaborateur, **M. Paul Magnette**, vient d'être appelé à la direction du cours d'esthétique et d'histoire musicale, à l'Académie de musique. Nous avons, à plusieurs reprises, signalé l'activité du jeune et brillant musicologue, si dévoué à la cause de l'Art Wallon. Nul doute qu'il rende, à l'art musical et aux musiciens de chez nous, de grands services.

— En mémoire de **Camille Lemonnier**, la section liégeoise de la Fédération des Artistes Wallons a décidé de faire placer à Ham, près d'Esneux, où l'écrivain composa l'un de ses romans, une pierre commémorative portant cette inscription : *C'est ici qu'en 1906 Camille Lemonnier, inspiré par cette ravissante vallée, écrivit « l'Hallali »*. Ce monument sera inauguré au printemps prochain par les soins de MM. O. Gilbert, E. D'Hont, F. Maréchal, G. Petit, J. Micha et Froidcourt.

— **M. Léon Jehin** a été l'objet d'une imposante manifestation, pour ses « noces d'argent » de chef d'orchestre à Monte-Carlo, où il dirige,

depuis vingt-trois ans, les concerts classiques.

La scène était remplie de fleurs, entourant de précieux objets d'art offerts par M. Gunsbourg, par les chœurs, par l'orchestre, par les artistes.

M. Chalmin prononça une éloquente allocution. Une immense ovation acclama alors M. Jehin, à qui le public témoignait ainsi son enthousiaste reconnaissance.

— L'excellent artiste-peintre, **Emile Berchmans** père, a succombé brusquement, à Ixelles, où il résidait depuis plusieurs années. Père du peintre Emile Berchmans et du sculpteur Oskar Berchmans qui tiennent une si large place dans l'art wallon, il fut longtemps une personnalité en vue du monde artiste liégeois. C'est à Liège, en effet, que s'écoula la plus grande partie de sa vie et c'est dans les châteaux du pays de Liège que se trouvent ses plus belles œuvres décoratives. L'ancien plafond du théâtre de Liège, d'une conception si harmonieuse, fut une des œuvres les plus remarquables de ce genre produites par Emile Berchmans. Depuis une vingtaine d'années, il s'était consacré essentiellement au paysage. Chaque année, il faisait de longs séjours avec son ami, l'animalier Géo Bernier, dans la région de Furnes, dont il a remarquablement rendu le caractère en des toiles d'un joli sentiment poétique. Son tableau « L'Épave » fut très remarqué à l'une des dernières expositions triennales.

— **Le Musée Grétry** continue à s'enrichir : documents anciens et modernes, objets d'ameublement, accroissent le catalogue qui comptait déjà près de cinq cents numéros. La Commission administrative comprend : M. Falloise, échevin des Beaux-Arts, président ; MM. Sylvain Dupuis et Joe Hogge, vice-présidents. MM. Renard-Grenson, Jos. Brassinne, Dr Mathien, Th. Gobert, Ch. Delechevalerie. MM.

Ch. Radoux et Bourgault ont été choisis respectivement comme secrétaire de la Commission et Conservateur du Musée.

— **Le Musée des beaux-arts** de Liège s'agrandira prochainement d'une salle réservée aux gravures et aux dessins dont l'Académie possède de nombreuses collections.

— **Le Syndicat d'initiative du Pays de Liège** vient de faire paraître son rapport annuel. Il constate que le nombre des étrangers visitant notre région et demandant des renseignements sur Liège et ses environs a augmenté depuis 1912, dans la proportion d'environ 30 %. Ces étrangers se composent principalement d'Allemands, de Français, de Hollandais, de Russes et d'Anglais. Il enregistre la plainte générale qu'ils expriment contre le côté peu pratique de nos guides officiels de chemins de fer ; l'entremêlement du texte français et du texte flamand en rend la consultation très difficile. Il pourrait aussi ajouter combien ceux-ci s'étonnent de ne pas trouver de bibliothèques de gare en Belgique. Est-ce par haine de la langue française que la lecture n'est plus tolérée officiellement dans notre doux pays ?

— Au Pavillon de Flore, sous ce titre amusant de « Titine est bizée » notre collaborateur, **M. Georges Ista** a fait créer une opérette-revue d'un caractère très original, traité avec une adresse supérieure et au surplus très locale, très wallonne. Au second acte, trois scènes soulèvent chaque soir l'enthousiasme du public. Ce sont d'abord les petits princes et la petite princesse. En couplets bien troussés, ils comparent la gaieté, la cordialité liégeoises au luxe funèbre des fêtes flamandes et s'en vont en crâmnionnant. C'est le défilé d'oriflammes au Coq hardy, précédant le drapeau que salue une folle ovation : strophe vibrante à la gloire du coq. C'est —

enfin et surtout — l'ombre de Grétry, évoquée dans le décor de son humble maison. En de beaux vers, l'illustre musicien rappelle son enfance, retracée en un touchant tableau vivant : Grétry, enfant, s'endort dans les bras de sa mère, bercé par une chanson de chez nous. Et l'ombre glorieuse, rassasiée et lasse de triomphes, exalte la race vaillante et le doux parler qui chantent dans son œuvre.

Cet émouvant poème est écouté dans un religieux silence, et la chute du rideau est saluée par de longs bravos.

Belle humeur et fantaisie, ironie et talent d'observation, au service d'une ferveur wallonne qui, après avoir été abondamment malicieuse sait se faire enthousiaste et gravement émouvante voilà quelques-unes des séductions intrinsèques de la revue. Quant aux décors, ils sont de Dubosq et Lemaitre, deux spécialistes qui se sont surpassés, Ochs et Anspach ont dessiné les costumes et ce sont choses charmantes et originales, pleines d'art et de fantaisie.

— Sous le titre d'« Amon nos Autes », une autre revue locale obtient grand succès, — dans les Cereles catholiques de cette fois.

A un finale, le **drapeau wallon** se déploie, salué chaque fois par de vifs applaudissements. Comme bien on pense, le Coq hardy n'a pas été admis sans hésitation. Les auteurs l'exigeaient ; quelqu'un intervint, qui fit entrer le seditieux volatile. Ce quelqu'un, c'était M. Xavier Francotte, l'éminent professeur à notre Université.

— La Société pour la protection des sites et monuments de l'Arrondissement de Huy fait dresser une liste des **constructions anciennes** existant encore à Huy. Des démarches seront faites auprès des propriétaires pour obtenir la restauration de ces maisons, fort intéressantes pour la plupart. Depuis longtemps, M. le bourgmestre de Maestricht a fait adres-

ser, en ce sens, une circulaire à ses concitoyens. Tournai alloue un subside annuel de 2500 francs aux restaurations privées. Que fait Liège ? Rien !

— On sait l'intérêt artistique qu'offre l'exposition biennale des Beaux-Arts de Venise, toujours couronnée d'un grand succès d'art et de vente. Celle de cette année aura, pour nous Wallons, un intérêt particulier. En effet, nous apprenons que deux de nos meilleurs artistes, MM. **Aug. Donnay** et **Arm. Rassenfosse** viennent d'être invités spécialement à y figurer par un envoi important d'œuvres.

Julien Flament.

Charleroi

— Au Conseil communal, récemment, M. le conseiller Duquenne a émis le vœu de voir ériger sur une place publique le buste en bronze de **Navez**, le grand peintre carolorégien, qui se trouve à l'hôtel de ville. C'est feu Clément Lyon qui avait pris l'initiative de ce monument, mais les fonds recueillis suffirent à peine à payer le bronze. Lors de la fondation de la section de Charleroi des Amis de l'Art Wallon, un comité fut désigné pour examiner le moyen de reprendre et de réaliser l'œuvre inachevée de Clément Lyon. Le vœu de Monsieur Duquenne vient fort à propos rappeler qu'il est temps de rendre à Navez l'hommage qu'il mérite.

— L'un des nôtres, le marchiennois

Druine continue à récolter des lauriers à l'Opéra khédivial du Caire. Il vient de participer avec une rare distinction au succès triomphal du « Chemineau ». Cet éminent artiste n'est pas le seul de la région qui travaille à l'ombre des pyramides : Un Carolorégien, M. Gaston Denisty, dirige l'orchestre du Sheperd-Gezireh et du Semiramis (25 musiciens et deux sous-chefs), deux des principaux hôtels de là-bas.

— La *Gazette de Charleroi* (n° des 2-3 janvier) émet de très justes réflexions à l'adresse de quelques collègues échevinaux de la région qui suppriment maladroitement les vieilles appellations de nos chemins, de nos hameaux, de nos rues pour les remplacer par des noms sans intérêt. La *rue de la Régence*, la *rue de l'Enseignement*, la *rue de la Fraternité* succèdent à la rue des Communes, la rue du Calvaire, la rue de l'Ermitage, qui fleuraient bon leur terroir. Et la *Gazette* conclut : « Qu'on laisse donc en paix les derniers souvenirs de notre histoire locale. Le geste qui consiste à les remplacer sous prétexte qu'ils rappellent parfois la suprématie religieuse des époques disparues ne nous paraît guère avoir plus de valeur au point de vue anticlérical que n'en comporte à nos yeux la haine sectaire de certains révolutionnaires de quarante-trois pour tout ce qui, de près ou de loin, pouvait rappeler l'ancien régime ». — On ne pourrait mieux dire.



NÉCROLOGIE

Le Comte Albéric d'Auxy de Launoy

Le 5 février 1914, est décédé à Mons, dans la soixante-dix-neuvième année de son âge, M. le comte d'Auxy de Launoy, Chevalier de l'Ordre de Léopold, président du Cercle Archéologique, vice-président de la Section montoise des Amis de l'Art Wallon, membre du Conseil de Fabrique de Sainte-Waudru, membre correspondant de plusieurs sociétés savantes de Belgique et de l'étranger.

M. le comte d'Auxy fut l'un des premiers, en notre ville, à répondre à l'appel de ceux qui, mus par un louable sentiment patriotique, se groupèrent en vue de la conservation et de la défense du patrimoine artistique de la Wallonie. Son adhésion fut précieuse ; nous trouvions en lui un collaborateur éclairé qui, en maintes circonstances déjà, avait prêté un concours efficace aux expositions rétrospectives d'art organisées à Mons, à Bruxelles et tout récemment à Charleroi.

Il me suffit d'en appeler au témoignage de ceux qui l'ont connu, pour constater combien variées étaient ses connaissances et étendue son érudition qu'enrichissaient chaque jour de nouvelles lectures et l'étude des œuvres décorant nos monuments et ornant nos musées.

Si son admiration allait de préfé-

rence aux grands maîtres montois : aux splendeurs des albâtres de Jacques Du Brœueq, au coloris à la fois sobre et lumineux des portraits de Lucidel, ou encore au charme mélodieux d'un madrigal de Roland de Lassus ; les œuvres plus modestes, plus humbles, qui tiennent cependant une place dans la vie locale, sollicitaient et renaient aussi son attention. Elles avaient pour lui un attrait infiniment doux, l'attrait des choses que nous connaissons depuis notre enfance.

Montois par la naissance et Wallon par de lointaines origines ancestrales picardes et hennuyères, il associait dans une même pensée l'amour de sa ville natale et un attachement profond à la terre wallonne. Le Mons de jadis, revivant dans ses édifices, ses anciennes façades si caractéristiques, ses « capelettes », ses pierres historiées, était à ses yeux un livre familial dans lequel il lisait l'histoire des temps révolus. Sa conversation, fertile en anecdotes, qu'il contait avec une bonhomie enjouée, était celle d'un lettré qu'on écoutait avec plaisir et en qui on découvrait bientôt une rare délicatesse de sentiments. D'un commerce sûr et aimable, M. le comte d'Auxy joignait à une parfaite courtoisie, cette belle qualité, nous dirions volon-

tiers cette vertu, la bienveillance — faite de bonté et de tolérance — et qui, au dire de Fénelon, donne plus d'amis que la richesse. Avec lui, disparaît une figure montoise des plus sympathiques;

ce galant homme est mort entouré de l'affection de ses amis et de l'estime de ses concitoyens.

Mons, le 12 février 1914.

Emile Hublard.

SECTION LIÉGEOISE

Parmi les projets dont les « Amis de l'Art Wallon » poursuivent la réalisation, il en est un qui intéresse particulièrement les musiciens.

Sur l'heureuse proposition de M. Maurice Jaspar, le Comité a décidé d'apposer, au printemps prochain, une plaque commémorative sur la maison où est né, à Bellaire, le grand violoniste compositeur **Hubert Léonard**, l'un des chefs de notre école de violon et l'une de nos gloires wallonnes.

Un concert sera organisé à cette occasion à Bellaire et le programme comprendra, outre plusieurs œuvres du violoniste Léonard, le héros de la fête, d'autres compositions de nos grands musiciens wallons.

Sur la carrière de Léonard, on a pu assez aisément réunir les renseignements suivants qui seront complétés ultérieurement.

Hubert Léonard, violoniste et pédagogue du violon des plus illustres, né à Bellaire, près Liège, le 7 avril 1819, mort à Paris le 6 mai 1890; reçut les premières leçons d'un nommé Rouma, entra en 1836 dans la classe d'Habeneck au Conservatoire de Paris et obtint en même temps une place de violoniste au Théâtre des Variétés, plus tard à l'Opéra-Comique et enfin à l'Opéra.

Au bout de trois ans, Léonard quitta le Conservatoire, mais il resta à Paris jusqu'en 1844 et se fit ensuite un nom par de nombreuses tournées de

concerts; enfin, en 1848, il fut appelé comme premier professeur de violon au Conservatoire Royal de Bruxelles en remplacement de De Bériot, devenu aveugle.

Trois ans plus tard, Léonard épousa Antonia Sticher de Mendi, cantatrice de grand talent, nièce de Manuel Garcia.

Il abandonna plus tard en 1867, pour raisons de santé, la situation qu'il avait à Bruxelles, et retourna vivre à Paris où il continua cependant à former de nombreux élèves.

La majeure partie des œuvres de Léonard sont destinées à l'enseignement, ce sont: Gymnastique du violoniste, Petite gymnastique du jeune violoniste, 24 études classiques, Études harmoniques, l'Ancienne Ecole italienne (exercices de doubles cordes), Six Sonates et le « Trille du Diable » de Tartini avec l'accompagnement réalisé d'après la basse chiffrée de l'auteur. Puis: cinq Concertos avec orchestre, six Morceaux de concert avec piano, une quantité de fantaisies, de Morceaux caractéristiques, une Sérénade pour trois violons, un Duo de concert pour deux violons, une Valse-caprice, des Duos avec piano sur des motifs d'opéras, parmi lesquels des transcriptions de thèmes de Wagner, quatre Duos avec piano (en collaboration avec Litolf) et trois autres avec violoncelle en collaboration avec Servais.



La Semoy en aval de Bohan.

Dessin de Ch. WAGMANN.

Un Peintre de l'Ardenne

Charles WAGMANN

par Aug. Vierset

Faire tenir toute l'Ardenne dans un feuillet de bloc d'aquarelliste: les hauts-plateaux déferlant jusqu'aux lointains bleuâtres en larges ondulations, et les fagnes endeuillées aux sorbiers rachitiques, et les bois rutilants, les combes de mystère, et la magie des ciels changeants, et les eaux qui sourdent, fuient, bondissent, clapotent et se bousculent entre des rochers moussus, des pentes boisées, de fauves mamelons et des prés smaragdins: quel audacieux rêve d'artiste!

Il s'est trouvé un peintre pour rêver ce rêve, et prétendre le matérialiser par la formule d'art qui exige le plus de sûreté de main, de spontanéité d'impression, d'habileté de facture. Et feuille à feuille, au cours de pérégrinations des rives de l'Amblève aux bords de la Semoy, dans une pieuse et patiente communion avec la nature, s'est élaborée l'œuvre magistrale de M. Charles Wagmann (1).

(1) M. Wagmann, français, est né à Paris d'une mère lorraine et d'un père d'origine alsacienne. Il est établi à Bruxelles, comme professeur à l'Ecole Française.

« Un nom à retenir » disait un critique au lendemain de l'exposition du Cercle d'Art « Doe stil voort » (juillet 1908) en constatant que ce peintre de l'Ardenne « rend avec bonheur la mélancolie du couchant dans ces contrées montagneuses, la poésie des soirs



M. Charles WAGMANN.

qui ombrent les prés verdoyants, la sensation des larges espaces et des horizons qui vont s'estompant dans les lointains infinis ».

L'envoi de M. Wagmann au « Sillon », la même année, accentuait l'attention en affirmant la perfection du dessin, la largeur du style, l'ampleur des formes. On se plut à lui reconnaître une heureuse sincérité subjective, un don éloquent de pénétration. Après son salonnet de février 1909, on le classa du coup parmi nos deux

ou trois meilleurs aquarellistes. « Le métier est très sûr, disait *L'Eventail*, on peut en juger par la façon supérieure dont il traite les jeux de la lumière sur l'émeraude des prairies qui tapissent les hauteurs de Bohan. L'œil est fin, surprend des colorations rares (*La Semoy à la Forge Roussel, Dans la Forêt de Soignes, Pré à Bohan*). Enfin une noble sensibilité discipline ces dons précieux. »

Aussi se trouvaient notées, en quelques traits, dès le début, les qualités essentielles de ce talent dont l'originalité et la maîtrise n'ont fait que se préciser davantage en des œuvres plus récentes.



La rue du Ruisseau, à Bohan.
Dessin de Ch. WAGMANN.

En soulignant l'austérité et la grande allure des paysages de Charles Wagmann, leur couleur vigoureuse et grave, leur fraîcheur et leur pittoresque, M. Gustave Vanzype en avait fait remarquer le caractère synthétique. Avec Marc-Henry Meunier, le maître aquafortiste, M. Wagmann a en effet compris d'instinct la nécessité d'un art de synthèse à l'évocation de la beauté spéciale de l'Ardenne.

Seulemment, tandis que pour recréer l'atmosphère des hauts-plateaux ou des bords de l'Ourthe, pour exprimer le charme, l'émoi ou le mystère d'une heure M. H. Meunier se contentera d'une chaumine, d'un calvaire, d'une charrue ou d'une borne,

simplifiant jusqu'au paradoxe le « sujet » de son eau-forte, Charles Wagmann interprêtera plus directement la nature, plantant son chevalet devant un panorama aux perspectives déconcertantes,



Les Bouleaux.
Dessin de Ch. WAGMANN.

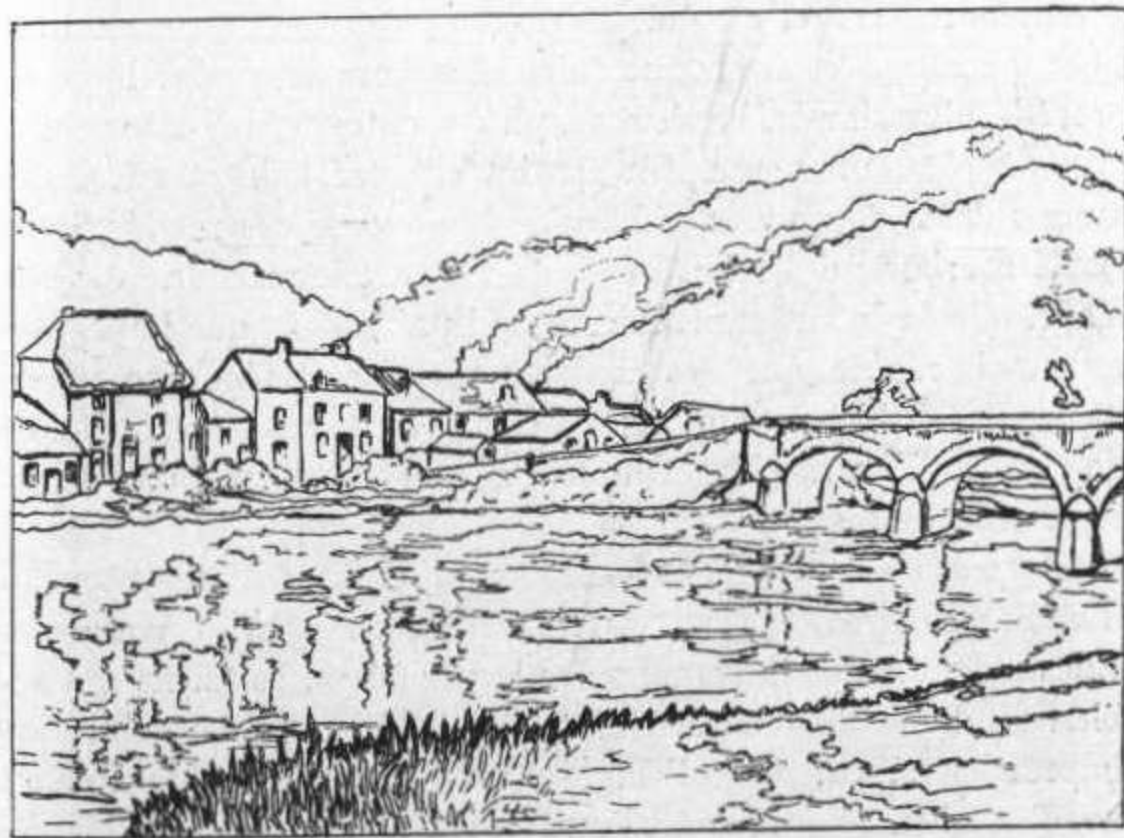
où les lignes et les tons offrent des contrastes et des nuances à décourager le pinceau le plus hardi ; et l'impression de grandeur, l'intensité d'émotion se dégageront grâce à la puissance de la

vision et à l'ampleur de la facture. Chez le premier, l'âme vibrante de l'Ardenne imprègne l'œuvre comme un parfum invisible ; chez le second, elle nous apparaît émouvante et rude, dans la multiplicité de ses aspects.

* * *

Un ruisseau rayant de ses sinuosités l'herbe jaunâtre d'un pré resserré entre des mamelons dont les ondulations adoucies se meurent dans le violacé des lointains (*Vallée vers Coë*) ; et voilà toute la poésie austère de cette région exprimée en quelques touches harmonieuses et sobres.

La *Vallée de Bohan* fournira à M. Wagmann la même note synthétique ; mais cette fois c'est aux magiques finesses du pastel qu'il empruntera, dans une page merveilleuse, la viridité sombre des crêtes boisées, le brun sauré des pignons du village, le fauve



Le pont de Bohan.
Dessin de Ch. WAGMANN.

des collines en friche et le vert tendre du val où la rivière reflète les jeux fugaces d'un ciel très bleu envahi par les nuages. Une douce lumière automnale baigne ce paysage au charme suave, tout frémissant du confus murmure des eaux et des bois et qui traduit si bien l'imposante beauté des choses que ce qui y rappelle l'homme — les maisons s'agglomérant au bas de la côte — s'efface au second plan dans la majesté du décor.

Ici le travail de la mise en page a été singulièrement facilité par la configuration du site. Mais que M. Wagmann, abandonnant le vallon, gravisse les hauteurs dénudées et aille promener parmi la clairière d'une coupe récente sa flânerie toujours en éveil. Cà et là un chêne esseulé, un bouquet de bouleaux dressent dans l'air sec leurs silhouettes qu'anime le frisselis des dernières feuilles. Joli motif d'aquarelle, dira-t-on, dont la vulgarité pourra s'atténuer par l'habileté de patte et les trucs du métier. Des trucs, M. Wagmann n'aura cure, confiant dans les ressources d'une technique savante ; et délaissant le maniéré et tout souci de joliesse, il saura, d'un avant-plan de bruyères roses et de quelques arbres aux ramures maigrement étoffées, faire surgir toute la grâce charmante de l'Ardenne aux lointains vaporisés et fleurant la lavande et le thym mouillé.

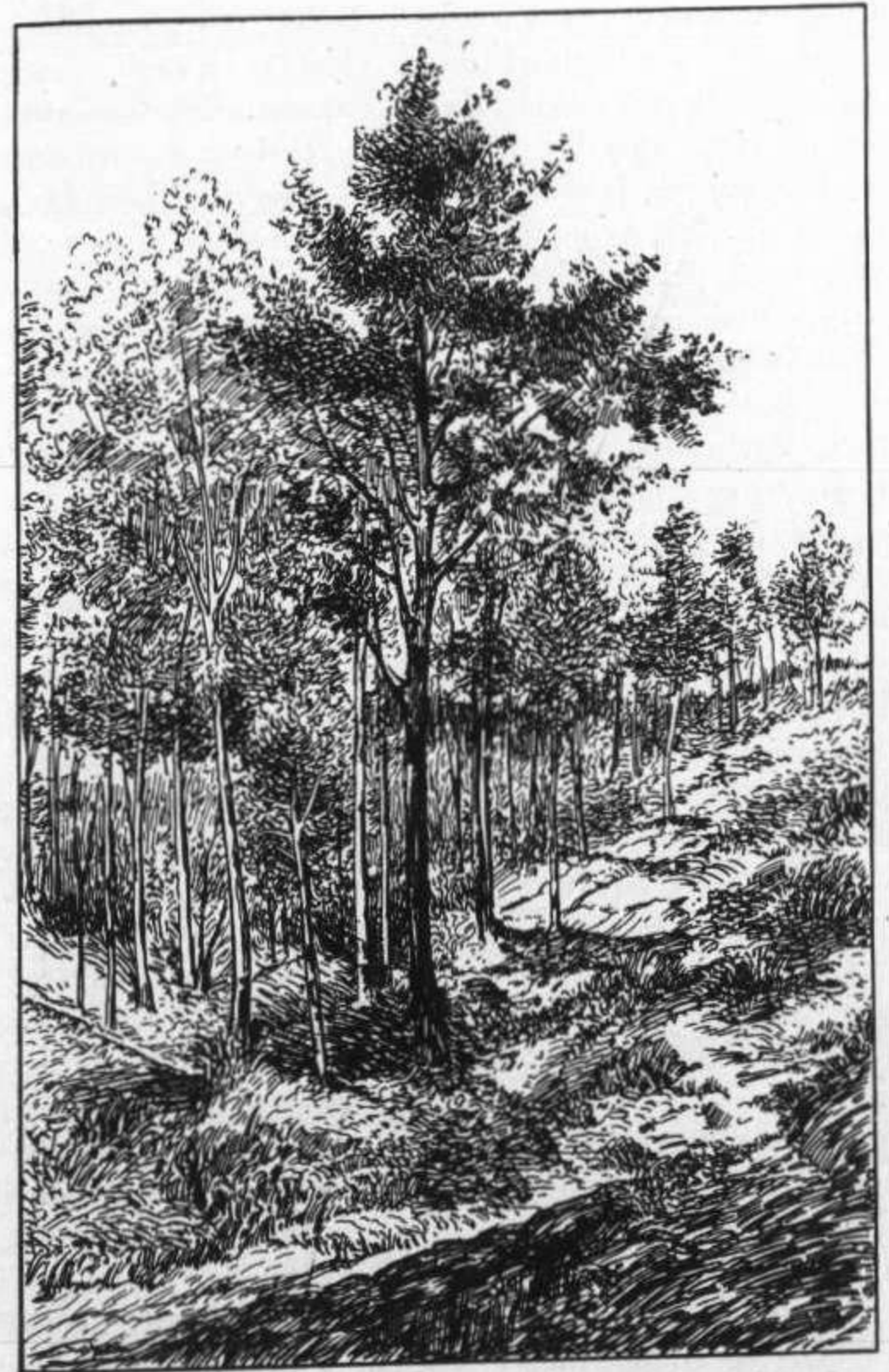
Comme piquée au jeu, sa virtuosité se plaira à reprendre, et à reprendre encore, au gré de l'heure et du ciel changeant, ce sujet banalisé ; et à chaque fois, la facture sera plus large, le procédé plus simple, l'exécution plus spontanée, la palette plus vive et plus lumineuse. On sentira circuler l'air et glisser les nuages dans ces œuvres embues de la douceur des matins, de la clarté souriante des midis ou de la mélancolie attendrie des fins d'après-dînées d'automne. A ceux qui prétendent que le paysage ardennais n'offre que des couleurs pauvres, il répondra par la vision fine et blonde d'un par de colline aux arbres grêles, bordée de sapins à l'avant-plan et interprétée au pastel avec une délicatesse extraordinaire.

Ces œuvres prestement enlevées et exemptes de retouches d'atelier comptent parmi les meilleures de Charles Wagmann. Elles aident à mieux comprendre la variété de ce talent qui a si bien rendu la poignante détresse de la fagne, nous donne une impression si tragique d'Ougrée, vu des hauteurs de Rénory, avec ses cheminées dressées dans un ciel de fumées et de flammes et qui fait intensément vibrer la note sinistre dans son fusain *La Clairière du Faix du Diable* où un bloc erratique se détachant sur un fond de sapin, carre en pleine forêt sa masse énorme à demi-enfouie dans le sol broussailleux, parmi les troncs pourris aux branches desséchées et les arbres que le lichen gaîne de blancheurs livides.

* * *

Mais si sa profonde sensibilité le sert excellemment dans la

compréhension et l'expression d'aspects si divers de la nature, c'est aux paysages les plus caractéristiques de l'Ardenne, les



Bois en pente.
Dessin de Ch. WAGMANN.

plus représentatifs de sa grandeur âpre et de son charme émouvant que vont surtout ses émerveillements.

Il aime peindre l'éveil des choses dans la fluidité d'une aube

printanière, le jeu du vent dans les feuillages et des nuages dans les ciels tourmentés, la magie des soirs rougeoyants et des frondaisons agonisantes, et le sauvage attrait du ravin où se devine le bouillonnement des eaux contre les roches, et les lentes ondulations des crêtes s'enchaînant jusqu'à l'horizon en vagues glauques et bleuâtres. Il sait évoquer la paix ensommeillée des villages, l'âme des vieux chemins délaissés où l'herbe a reverdi dans le creux des ornières, la sereine quiétude des grands bois aux profondeurs bleutées de mystère et la béatitude suave des vallons verdoyants à peine libérés de la brume matinale, tout frais encore de rosée odorante et qui dans leur décor de bocage « tout murmurant de sources léthéennes » semblent avoir vu défilier le cortège élyséen des ombres heureuses.

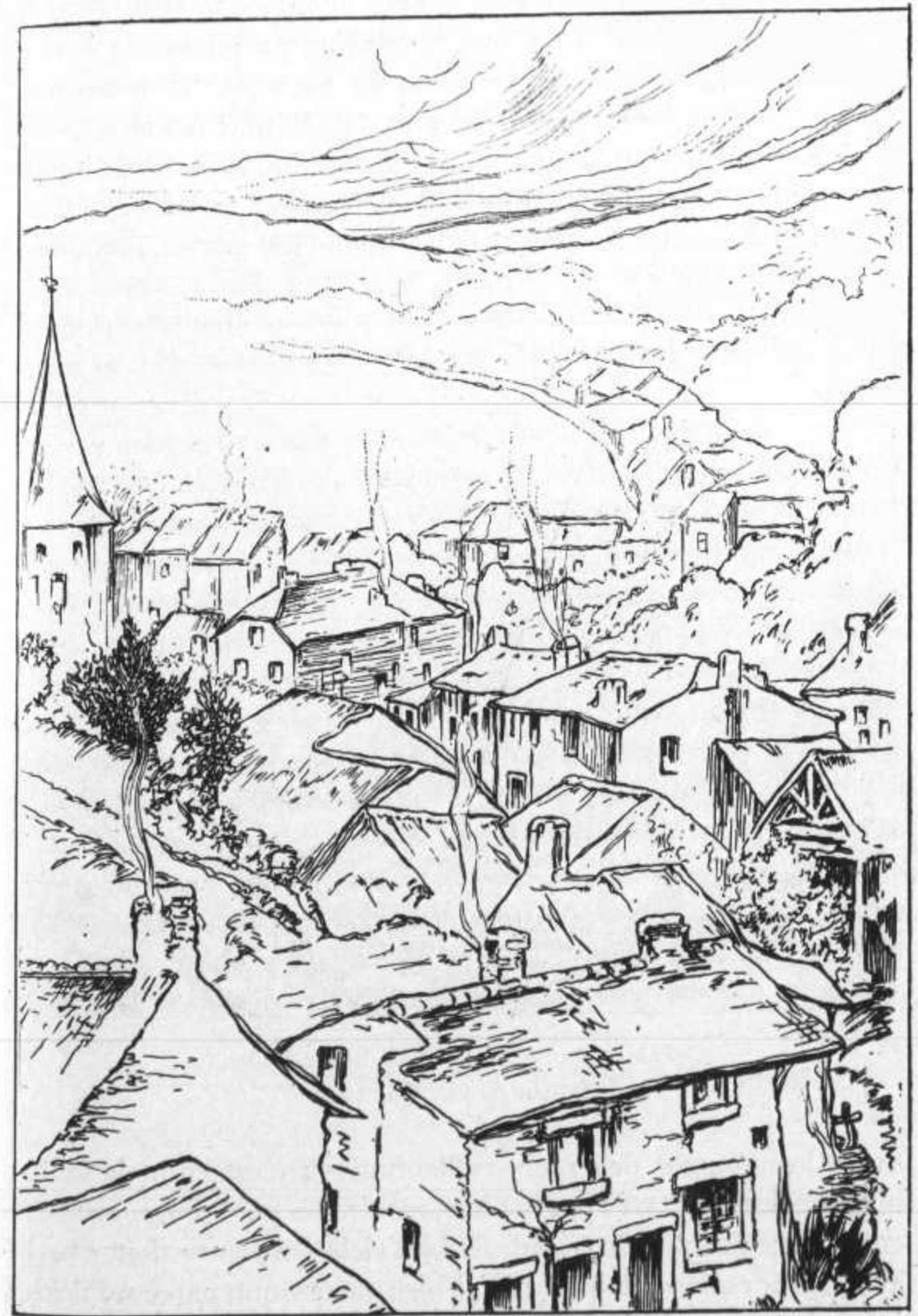
Cette pénétration si subtile des beautés de l'Ardenne nous a valu ces œuvres parfaites : *La Vallée du Moulin joli*, *le Bois de Cordemois*, *le Coucher de soleil sur le Ban d'Alle* qui fait les délices du poète Fernand Séverin, les *Hauteurs à Basse Bodeux* et *Frahan* qui sont au Musée d'Ixelles, *La Dame de la Semoy*, *Bohan* (les hauteurs vers la France) et maintes autres à signaler particulièrement soit pour leur coloris, soit pour les prouesses de métier qu'elles décèlent.

Chez M. Charles Wagmann, le métier ignore les mille et un procédés qui, à l'étude de plein air utilisée comme document, substituent chez tant d'aquarellistes un paysage artificiellement établi par les lavages, les frottis, les gouaches, et par une ingénieuse habileté à tirer parti des coulées de teintes, d'une tache accidentelle, d'une réserve de hasard. Ici, le métier consciencieux et sincère, est fait d'une grande sûreté de touche, d'une science parfaite du dessin, et d'une connaissance analytique des tons à laquelle la lithographie en couleurs par les nouveaux procédés composites, pour laquelle travailla jadis M. Wagmann, n'a sans doute pas été étrangère.

Cette maîtrise du dessin, très apparente dans la *Ferme à Corbion*, le *Pont de Bohan*, *Frahan vu de Rochehaut*, ne se trahit parfois qu'à l'analyse comme dans ce chemin descendant des *Hauteurs à Basse Bodeux* ; le *Vieux Chemin dans les sapinières*, d'une facture si robuste, où — quoique les valeurs très fortes des sapins ne s'accusent qu'au second plan — la route fuit si bien vers les sous-bois ; la *Dame de la Semoy* où se devine si nettement l'échancrure entre deux mamelons aux croupes confondues.

Mais ce qui s'affirme à première vue, ce qui séduit avant tout

dans l'œuvre de Charles Wagmann, c'est la prestigieuse magie du coloris : ce sont les verts d'émeraude, les verts olive, les verts mouillés, les verts lumineux et frais, et toute cette



Bohan vu du Verrat.
Dessin de Ch. WAGMANN.

gamme des jaunes, des bruns, des ocres et des roux qui sous le soleil pâle d'automne chante si délicieusement dans son aquarelle

Le Verrat, dans *La Semoy à la Forge Roussel* et dans *Le Gué*, cette merveilleuse évocation de la rivière encaissée entre des roches boisées et dont l'eau, aux criques d'ombre, aux luisants d'acier, aux moires veloureuses, reflète le chatoiement des fauves et rubescentes splendeurs d'une végétation polychrome ; ce sont encore les finesses des fonds bleuis ou violacés, les mouvantes ombres d'un bleu changeant, ici plus vif, là plus assourdi ; c'est le poudroisement blond de la lumière d'avril qui dans le ciel encore troublé de l'*Horizon vers Stavelot* va faire sa trouée, qui filtre douce et légère entre les feuilles, baigne les pentes herbues et



Calvaire dans les bois de Basse-Bodeux.
Dessin de Ch. WAGMANN.

avive les mousses des roches affleurantes ; c'est enfin la fantasmagorie des ciels lavés par la pluie, rassérénés par l'orage, souriants entre deux averses, de ces admirables ciels d'Ardenne dont Charles Wagmann raffole, et qu'il n'a si bien peints que parce qu'il les a intensément compris.

En Ardenne, le ciel, moins lourd, a plus d'ampleur, plus de majesté, plus d'élévation. Les nuages, au lieu de s'incorporer au fond azuré et de se rattacher au sol même, roulent plus librement à l'horizon ; leur vie propre se manifeste plus nettement qu'ailleurs

dans la protéenne et constante altération de leurs formes et une sorte d'indépendance mutuelle née de l'inégalité de vitesse et parfois de la divergence de direction des courants des brises régissant leur docile mobilité.

Voilà ce que M. Wagmann a parfaitement vu et subtilement concrétisé. Et cela tient sans doute, comme toute l'ardente sincérité de son art, autant à sa méthode de travail qu'à la prodigieuse mémoire de l'œil.

A l'une de ses expositions, un de nos plus réputés aquarellistes était visiblement intrigué par la facture de ces œuvres qu'il ne se lassait point d'analyser de près, demandant à ces pages d'une spontanéité si franche le secret du procédé qui alliait à la fois tant de vie et de vérité à une si rapide impeccabilité d'exécution.

Et le maître s'en alla sans avoir résolu l'énigme.

C'est que là où il cherchait un procédé, il n'y avait que le résultat d'une méthode. Devant le paysage qu'il doit peindre Charles Wagmann s'attarde parfois des journées entières, étudiant les moindres détails, les nuances les plus délicates, cherchant l'heure la plus propice, l'atmosphère la plus favorable à l'intégrale beauté du site. Si bien que quand il se met à l'œuvre, il est tout imprégné de l'impression qu'il veut rendre, du sentiment qu'il veut dégager des formes et des couleurs. Son pinceau ne fait que traduire la vision qu'il porte en lui, si profondément incrustée que, des mois après, il pourra l'évoquer avec la même intensité.

Et c'est peut-être la plus précieuse qualité de ce tempérament d'artiste servi par une technique parfaite et dont chaque œuvre doit son charme indicible et sa réelle grandeur à ce profond amour de la nature et à l'enthousiasme contenu qui s'exprime en elle.

AUGUSTE VIERSET.



LES SIX CENTS FRANCHIMONTOIS

par Emile Fairon

L'attaque audacieuse du camp que Charles le Téméraire et Louis XI avaient établi sur les hauteurs de Sainte-Walburge, tentée par les Franchimontois dans la nuit du 29 octobre 1468, est vantée comme un des exploits les plus glorieux des fastes militaires de la Belgique.

Le succès de ce coup de main désespéré aurait eu, sur la suite des événements historiques, une répercussion formidable, puisqu'il aurait privé la France d'un de ses plus grands rois et empêché la constitution de cette dynastie bourguigno-espagnole qui attira, au siècle suivant, tant de calamités sur notre pays.

Malgré son échec, il nous apparaît comme un des plus nobles exemples de sacrifice patriotique, et tous les bons citoyens applaudiront à l'initiative, prise récemment par quelques Wallons dévoués de commémorer, par un monument élevé au lieu même de leurs exploits, la mémoire bénie des Six cents Franchimontois.

Ces héros sont restés anonymes : à l'exception du seul nom de leur chef, Gossuin de Streel, nous n'avons aucun indice de ces nobles soldats du devoir et l'on fouillerait en vain les archives pour retrouver la liste de ceux qui prirent part à cette suprême sortie.

L'accord n'existe même plus entre les érudits sur le lieu d'origine des combattants ; et l'opinion traditionnelle qui attribue à des habitants du Franchimont la gloire de ce fait d'armes est battue en brèche par certains savants qui réclament, pour les citoyens de Liège même, l'honneur de ce sacrifice.

Cette théorie fut pour la première fois soutenue par feu Joseph DEMARTEAU (père), dans un article de la *Gazette de Liège* du 23

mars 1878 et fut aussitôt approuvée par Arsène DE NOUE (1). Elle reçut successivement l'adhésion de S. BORMANS (2) et de Th. GOBERT (3) et fut plus longuement défendue par son premier auteur dans une conférence faite à la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège en 1892. Toutefois, nos historiens les plus autorisés, MM. KURTH (4), PIRENNE (5) et le baron J. de CHESTRET (6) sont restés fidèles à la « pieuse tradition ». Dans une note toute récente (7), l'abbé COENEN s'est efforcé de faire prévaloir par des arguments nouveaux la thèse de Joseph Demarteau. Sa démonstration ne nous a pas convaincu et nous nous proposons, dans les pages qui vont suivre, d'exposer les raisons qui nous font préférer, malgré tout, la version primitive. Bien que né dans ce pays de Franchimont, si jaloux de conserver pour ses ancêtres l'honneur de l'exploit de Sainte-Walburge, nous écarterons de ce débat toute passion de clocher et de chauvinisme, qui serait un guide suspect dans une recherche impartiale de la vérité.

* * *

Rappelons d'abord brièvement les événements qui aboutirent au terrible sac de Liège.

Dès le début du règne de Louis de Bourbon, un conflit violent surgit entre le nouvel élu et son peuple. Cette querelle était à la fois un épisode du long duel engagé entre la couronne de France et la maison de Bourgogne, et de l'antagonisme irréductible qui séparait le prince-évêque de Liège et la Cité, tous deux également obstinés à faire prévaloir leur prépondérance dans la direction politique de la principauté. Louis de Bourbon était une créature entièrement à la dévotion du puissant duc d'Occident et le roi de France s'efforçait, par tous les moyens, d'entretenir les Liégeois dans une rébellion permanente contre le docile instrument de la politique bourguignonne. Ces excitations furent d'autant plus

(1) *Promenade à Beaufays*, dans le Bulletin de l'Institut archéologique liégeois, tome XIV, p. 443.

(2) *Liégeois et Bourguignons*, publication de la Société des Bibliophiles liégeois, 1881, p. 18 et 103.

(3) *Les Rues de Liège*, v° Franchimontois, t. I, p. 549 (1890).

(4) *La Cité de Liège au Moyen-Age*, tome III, p. 323.

(5) *Histoire de Belgique*, tome II, p. 287.

(6) *La Joyeuse Entrée d'Ernest de Bavière à Liège*, dans le Bulletin de l'Institut archéologique liégeois, tome XXIV, p. 143.

(7) *Franchimontois ou Liégeois?*, dans le Bulletin de l'Institut archéologique liégeois, tome XLII, p. 249.

efficaces que la grande majorité de la nation pensait, avec raison, que l'existence même de la patrie était compromise si l'on ne tenait pas vigoureusement tête au jeune prélat dont la soumission servile à la Bourgogne était le seul titre qui l'avait élevé au trône épiscopal de Liège et que les chanoines de Saint-Lambert avaient, pour ce motif, refusé de recevoir comme collègue en l'année 1452. Sans doute les démagogues liégeois commirent des fautes irréparables, se laissèrent sottement tromper par le maître fourbe qu'était Louis XI et portèrent ainsi la plus lourde part des responsabilités de l'effrayant désastre de 1468. Mais quelles que soient ces maladresses, les gens de métiers conduits par quelques nobles hesbignons et lossains se sont battus jusqu'à la mort pour sauver leur patrie, leur constitution, leurs lois qu'ils savaient trahies par leur souverain légitime et ils ont droit à la miséricorde et au respect de la postérité.

Le conflit qui mettait aux prises Louis de Bourbon et son peuple devint particulièrement aigu vers l'an 1465. La déchéance de Louis de Bourbon avait été proclamée en janvier de cette année, et Marc de Bade avait été choisi comme mambour. Un traité d'alliance fut conclu avec Louis XI et l'amitié du roi de France poussa les Liégeois à la folle aventure de déclarer la guerre au duc d'Occident. La sanglante défaite de Montenaeken fut la dure leçon de cette audace. Louis XI, inaugurant la série de ses trahisons, fit la paix avec le comte de Charolais sans comprendre dans le traité ses alliés de Liège et ceux-ci durent accepter la « misérable et piteuse paix de Saint-Trond » ainsi que la sentence pontificale dite *la Pauline* qui condamnait les prétentions de la Cité à l'autonomie. Le parti démagogue, conduit par Raes de Rivière, reprit néanmoins bientôt le dessus à Liège. Il dut assister impuissant à l'anéantissement de la malheureuse ville de Dinant et accepter la paix d'Oleye qui aggravait légèrement le traité de Saint-Trond. Mais les douloureuses blessures causées par les désastres de la guerre exaspéraient tous les jours davantage les haines qui séparaient le peuple liégeois du prince-évêque et de ses conseillers. Avec ceux-ci, l'accord devint plus difficile à réaliser qu'avec le duc de Bourgogne lui-même, car les citains repoussaient avec horreur la rentrée à Liège des proscrits qui formaient l'entourage de Louis de Bourbon et auxquels ils attribuaient la responsabilité des malheurs de la patrie. La démocratie aux abois, agitée comme les révolutionnaires de Paris en 1792, par une sorte de fièvre obsidionale, surexcitée par les encouragements des

agents de Louis XI, provoqua de nouveau Charles le Téméraire aussitôt que la nouvelle du décès de son père Philippe le Bon fut connue. La campagne commença par un hardi coup de main tenté par les Liégeois, le 16 septembre 1467, contre la ville de Huy qui servait de résidence au prince-évêque depuis qu'il avait déserté sa capitale. Louis de Bourbon échappa à l'embuscade et cette agression fut le signal d'une nouvelle guerre, qui se termina, aussi malheureusement que la première, par la défaite de Brusthem. La cité, frappée à mort, dut se rendre à merci et le duc lui imposa la sentence du 17 novembre 1467 qui anéantissait l'existence même de la patrie liégeoise. Les remparts de la ville furent abattus, le perron enlevé et transporté à Bruges, les métiers et toutes les institutions qui faisaient de nos pères le peuple le plus libre de l'Europe brutalement supprimés d'un trait de plume. Des amendes de guerre formidables chargeaient les vaincus, et les receveurs bourguignons déployèrent une rigueur extrême pour faire rentrer les termes en retard. Ces vexations donnèrent une nouvelle recrudescence au mouvement d'émigration qui, depuis les débuts du conflit, n'avait cessé de dépeupler les villes liégeoises. Beaucoup de ces proscrits, sans foyer et sans abri, battaient depuis longtemps la campagne, réunis en bandes, moitié brigands, moitié combattants, et désignés sous le nom de *Coulevriniers* ou *Compagnons de la Verdure* ou de la *Verte tente*.

C'est dans ces tristes conjonctures qu'arriva à Liège le légat Onufrius, envoyé par le pape Paul II pour réconcilier le prince-évêque avec son peuple et pour exhorter le duc de Bourgogne à respecter l'indépendance de la principauté ecclésiastique. Ce prélat prodigua les démarches et les négociations pour ramener la paix et il croyait atteindre ce but lorsque la rentrée inopinée des bannis de France, en septembre 1468, rendit impossible tout espoir de solution pacifique. Les malheureux proscrits, qui avaient à leur tête Jean de Wilde, Gossuin de Streel et Vincent de Bueren, mouraient de faim et de misère et préféraient périr dans leur patrie les armes à la main plutôt que de mener plus longtemps à l'étranger leur course aventureuse de bêtes traquées. Inaugurant la tactique des attaques nocturnes brusquées à laquelle ils recoururent jusqu'à la fin de la lutte inégale soutenue contre les oppresseurs de la patrie, ils s'emparèrent de Tongres dans la nuit du 9 octobre et firent prisonniers Louis de Bourbon, le légat Onufrius, qui furent ramenés à Liège, et le sire de Humbercourt, qui fut libéré sur parole. Mais les bandes bourguignonnes s'avançaient à